



**CÉCILE
ASTACHENKO**

**J'AI
LU**

CE QUE CACHENT LES JUPES DES FILLES

"Un thriller mémoriel haletant." NIKO TACKIAN

Cécile Astachenko est médecin. En 2022, elle a suivi la formation Licaires, et a été finaliste du prix du Roman noir de la ville de Bruxelles un an plus tard. Elle vit actuellement en Belgique. *Ce que cachent les jupes des filles* est son premier roman: il a remporté le Prix du Suspens 2024, Ça M'intéresse Histoire et a été finaliste du Prix du Roman noir Foire du Livre de Bruxelles 2023.

Ce que cachent les jupes
des filles

CÉCILE ASTACHENKO

Ce que cachent les jupes
des filles



©Prisma Média, 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes les étoiles qui luttent.
À tout ce que nous avons caché.*

*Elle m'aime,
Un peu,
Beaucoup,
Passionnément,
À la folie
...*

Chapitre 1

Barbara – 23 décembre 1975

*Des mots magiques,
Des mots tragiques,
Qui sonnent faux...*

Paroles, paroles,
DALIDA et Alain DELON, 1973

Je me tiens bien droite, mes doigts se cramponnant les uns aux autres pour ne pas montrer que je tremble. Mes parents n'aimeraient pas ça. Je sais que ma mère est en train de s'énerver derrière la porte, elle doit faire une tête au carré au père de Claude.

Ma mère ne perd jamais son sang-froid, enfin d'habitude.

J'essaye de réfléchir, comme si tout allait bien. Il faudra que je m'avance dans les devoirs de vacances que nous a donnés M. Mertens, j'ai ma compétition de danse et Noël chez grand-papa, après-demain.

C'est Noël, après-demain.

L'image du Dr Leemans me revient en tête, c'est plus fort que moi. Une photographie sur ma rétine. J'ai beau serrer mes mains encore plus fort, le goût acide fourmille dans l'arrière de ma gorge, comme une vague venue du fond de mon estomac, il remonte

dans ma bouche, le bord de mes lèvres, et tout à coup se contracte sans que je ne puisse rien faire et je vomis sur mes genoux.

« Retenez-la, bon sang ! s'énerve le médecin. Si, j'ai besoin de deux prélèvements sanguins, madame Delvaux, c'est pour l'analyse toxicologique. C'est important, vous comprenez ? » Le Dr Leemans a le regard fiévreux tandis qu'il repousse du bras la mère d'Hortense. « Faites-la reculer ! » répète-t-il aux policiers.

Je ne sais pas pourquoi la voix grinçante du docteur invectivant la mère d'Hortense résonne toujours dans ma tête, sa blouse blanche toute froissée, ses mains qui ont l'air sales et puis les aiguilles, les tubes, les étiquettes, lui accroupi dans les toilettes au-dessus de son corps. Pourtant, il s'est passé quelques heures depuis, mais c'est comme si j'étais restée bloquée là-bas et que ça se rejouait à l'infini dans ma tête. Ils ont pris son sang, comme ça, sur son bras tout mou qui pendait comme une poupée de chiffon.

Mais tout va bien, je ne suis plus là-bas.

Je suis au commissariat.

La pièce pue la cigarette et le vomi maintenant.

— Tout va bien, Barbara ?

Je tire vite la couverture sur moi pour cacher mon costume et j'essuie le coin de ma bouche. La porte s'est ouverte sur un policier, mais ce n'est pas le père de Claude, ça doit être l'un de ses collègues, je ne l'ai jamais vu. Il a le crâne rasé de près, comme lui, mais moins de galons.

— Ne t'en fais pas, on va juste te poser quelques questions quand ta maman sera avec toi, d'accord ? Elle arrive, me sourit-il avec cet air fatigué des adultes qui mentent en croyant nous rassurer.

Au moment où il ferme la porte, l'éclat de voix de ma mère passe un instant l'interstice, tel un bras invisible venu me secourir.

— Je dois l'interroger, tu le sais, c'est elle qui l'a trouvée.

— Putain, Pierre, je suis juge ! Fais sortir ma fille de là, tout de suite !

— Quand tu seras calmée, tu pourras entrer. Mais d'abord, tu dois te calmer. S'il te plaît.

Et le verrou se clique, me laissant seule avec l'autre policier. Il a des taches de café sur son uniforme, je les vois quand il tire la chaise pour venir s'asseoir en face de moi.

— Ça va, ma puce ?

Je sais qu'avec mes cheveux noir corbeau et mes yeux bleu acier, je n'ai rien d'une *puce*. Mes parents me le disent tout le temps, je suis plus mature que les autres. Ça me dégoûte, mais j'avale les quelques morceaux que j'ai encore sur la langue pour ne pas m'étrangler. Je ne dirai rien tant que ma mère ne sera pas entrée.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Chapitre 2

Le matin des retrouvailles – 1992

*Comme un fou va jeter à la mer,
Des bouteilles vides et puis espère...*

Tous les cris les SOS,
Daniel BALAVOINE, 1985

Elle se souvenait très bien des marguerites.

À vrai dire, elle s'en était toujours souvenue.

Pourtant, c'était si banal, un bouquet de marguerites.

Elle avait trouvé le premier quelques semaines auparavant, sur le pas de la porte après la balade avec Malaga. Elle avait toujours pensé que sa chienne éloignait les démons qui la hantaient. Ils ne disparaissaient pas, bien entendu, ils restaient là, à distance, attendant un faux pas, une erreur. Un *indice*.

Elle passa une jambe blanche par-dessus les couvertures en épais coton gris, s'arrêtant juste avant le contact avec le carrelage froid. Sa frange brune dans les yeux, elle se mit à chercher le paquet de Peter Stuyvesant sur la table de chevet en désordre, fouillant parmi la masse de papiers journaux. La

lueur du jour éclairait sans chaleur la pièce presque nue. Elle s'appelait Hortense Delvaux et avait bientôt trente ans.

La sensation que pouvait procurer une nuit de sommeil réparatrice l'avait quittée depuis longtemps, il était si facile d'oublier. Comme un pâle souvenir d'une époque révolue, sa mémoire gardait la trace chaude de douces matinées, quand aucune pierre ne semblait s'être moulée dans ses entrailles.

Malaga l'avait entendue remuer, Hortense avait perçu ses griffes sur le parquet. La porte s'ouvrit avec fracas et les trente kilos du malamute vinrent la heurter de plein fouet, la recouchant au milieu des oreillers. Un demi-sourire sur ses lèvres crevassées, Hortense se saisit de la boule de poils bruns et chatouilla les creux dissimulés à l'arrière de ses pattes.

Les chiens ne riaient pas, Hortense le savait, mais la respiration saccadée de l'animal, cette fièvre joueuse non contenue, lui faisait toujours l'effet d'un rire, le rire épuré d'un enfant. *Les enfants riaient, n'est-ce pas ?* Dans une vaine tentative de fuite, Malaga se tortilla pour échapper aux bras de sa maîtresse et essaya de lui mordre les mains, comme lorsqu'elle était chiot. La salive réveilla une vive douleur chez Hortense.

— Doucement, doucement.

La peau autour de ses ongles était irritée par le frottement régulier de ses doigts l'un contre l'autre, lorsqu'elle torturait les fins lambeaux de chair prêts à se détacher. C'était une vilaine manie qu'elle avait gardée de l'enfance.

— Attends, pousse-toi un peu ! rit-elle en dégageant Malaga du pied.

La chienne s'immobilisa pour la surveiller de son œil bleu, prête à reprendre sa réputation au moindre mouvement d'Hortense. Le temps se suspendit une fraction de seconde tandis qu'elles se défiaient. Hortense sentit son cœur battre dans ses oreilles, mais à la vue de l'arrière-train tendu de la chienne, les quatre pattes en l'air, elle pouffa. La mâchoire s'ouvrit sur elle pour la dévorer d'amour dans une salve de bave et de jappements. Hortense cria, amusée tout d'abord, mais se sentant rapidement coincée, elle écarta la chienne. Malaga s'arrêta et Hortense se redressa, en nage.

— Ça va.

Essoufflée, un peu nauséuse, elle se hissa près de la table de chevet et mit la main sur son tabac. La cigarette entre les dents, elle l'alluma dans un craquement, inspira profondément et se laissa retomber dans les draps. Elle cracha la fumée vers le plafond nu. Comme pour fuir les tapisseries orange à motifs de sa mère et le style surchargé des années de son enfance, Hortense avait peint l'entièreté de sa maison en blanc.

La nicotine enveloppa ses sens et noya son cerveau. Dehors, le ciel s'était drapé de son manteau gris, un ciel d'automne, sans joie et glacé. Parfait pour cette période des fêtes de la Toussaint.

Vivre dans un monde de manque, un manque de toi. Un endroit vide où l'on comble avec de la douleur l'espace qui fait mal de n'avoir plus rien.

Quelqu'un avait écrit ces mots, ou les avait prononcés, elle ne s'en souvenait plus.

Elle avait tout fait pour fuir cet univers défectueux que ses parents lui avaient laissé en héritage,

comme une écrasante dette. Elle faisait souvent ses comptes avec elle-même. Quel embranchement avait-elle raté pour finalement se retrouver coincée à la case départ ?

Ses études n'avaient été qu'une fuite en avant, une vaine tentative. Le problème venait du jour où elle avait décidé de devenir institutrice et de se réinstaller *près d'ici*, dans cette ville. Elle avait toujours rêvé d'avoir sa propre maison, un lieu où elle se sentirait en sécurité, un endroit dans lequel personne ne pourrait s'introduire sans sa permission, un nid, un refuge. C'est un peu ce qu'elle avait réussi à faire dans sa petite demeure à moitié écroulée en lisière de bois. Les murs tenaient debout, Dieu seul savait comment, les montants de porte étaient vermoulus, mais Hortense ne s'en plaignait pas. Elle ne se plaignait jamais de rien, de toute façon. Seul le goût amer de l'échec remontait parfois, corrosif.

Oui, elle était de retour.

Mais, était-elle jamais partie ?

Peut-être était-elle vouée à devenir cette homogénéité imparfaite des névroses de ses parents ? À la manière de l'eau et l'huile, non miscibles, elle était l'infâme vinaigrette résultante mal assaisonnée, témoin du mélange de deux ingrédients inertes, aussitôt repoussés l'un par l'autre si l'on cessait d'amalgamer le tout avec violence.

Rassemblant son courage, Hortense réussit à s'extraire du lit pour aller tirer les rideaux. De sa chambre, elle avait vue sur son perron, une place de gravier entourée de plantes mortes avec pour seul horizon la forêt. Il n'y avait qu'une maison mitoyenne à la sienne pour venir troubler sa sérénité.

Elle constata que sa voisine était déjà en train de malmenager ses rosiers d'un arrosage intempes-
tif. Celle-ci lui adressa un signe de la main auquel
Hortense répondit, la cigarette aux lèvres, dans un
sourire forcé.

Elle avait son comportement en horreur.

Cette chouette décrépite surveillait ses moindres
faits et gestes. Sitôt qu'elle mettait un pied dehors,
l'autre lui tombait dessus, l'obligeant à parler de
banalités exaspérantes telles que le temps maussade
et ses gelées matinales. Pire encore, parfois elle reve-
nait avec les derniers ragots du village qu'elle avait
échangés à la boucherie contre d'anciens arrangés
par ses soins. Elle s'ennuyait, voilà tout, parce qu'elle
avait tenu une boutique de bonbons toute sa vie, et
que de ce temps-là ne lui restait rien d'autre qu'une
énorme paire de seins pendante.

Malaga aboya, tirant sa maîtresse de son émana-
tion d'ondes négatives. Hortense lui jeta un regard
d'excuse.

— Tu sais bien que je n'ai pas le choix. Elle ne te
garde que pour ce week-end. J'ai du travail.

Ses yeux verts cherchèrent le titre de l'un des jour-
naux éventrés sur le meuble en bois sombre.

« — 22 décembre 1975 —
Disparition d'Hélène Claes,
la police toujours sans indice »

Ce titre avait dix-sept ans.

Sur la photographie, le visage blond de la petite
fille en robe en avait douze.

Hortense tira nerveusement sur sa cigarette et
détourna le regard.

Hélène.

Les fantômes avaient un poids insoupçonné.

S'isolant par un effort de volonté de la vue de la voisine et de son arrosoir, elle décrocha son peignoir du portemanteau et enfila ses pantoufles trouées par les dents de sa chienne. La lumière du couloir semblait avoir été absorbée par le parquet et seul subsistait un rai provenant de la salle de bains, laissant deviner l'irrégularité des lattes. Mais Hortense connaissait sa maison par cœur, identifiant chaque marche à son craquement.

— Malaga ? Tu viens ?

La chienne sauta du lit pour la rejoindre et la doubla dans les escaliers pour s'assurer d'arriver la première à la porte-fenêtre. L'étroite cuisine sentait le café froid. L'hiver serait bientôt là, silencieux. Des copies de ses élèves traînaient sur la commode dans l'entrée, en piles incertaines, négligemment corrigées sous un voile de poussière. Depuis la rentrée, Hortense n'arrêtait pas d'accumuler du retard. Il y avait une nouvelle petite fille dans sa classe, Marie.

De minuscules mèches d'un blond transparent naissaient à la racine de ses cheveux d'enfant et venaient se tortiller à la limite de son front velouté. Hortense savait que Marie gardait un œil sur chacun de ses camarades, dissimulant toujours un sourire malicieux et peut-être un peu machiavélique. Elle promenait souvent son chien avec sa mère. Marie ressemblait avec cruauté à Hélène.

À la Hélène du journal.

La Hélène de son enfance.

Son Hélène.

La poitrine d'Hortense se rétrécit, comprimant son cœur dans la boîte de son corps.

La nausée souleva son estomac jusqu'à son arrière-gorge et des étoiles scintillèrent, obstruant sa vue.

Le petit corps raidi était là, les lèvres violacées et dures, un infime filet de bave rosée, séché sur le menton. L'océan de ses yeux demeurerait immobile et mort sous les paupières en carton qui ne papillonneraient plus. Plus jamais.

Hortense s'agrippa à l'évier.

Rien de tout cela ne s'était produit.

Elle alluma le percolateur et sortit une boîte de calmants du placard, vida son contenu dans le creux de sa main et avala deux comprimés, sans eau.

Oui, un savant mélange de ses parents.

Des anxiolytiques et des antidépresseurs, comme sa mère.

Une cigarette en bouche, comme son père.

Les couinements de Malaga la ramenèrent à la réalité. Souvent, Hortense se demandait si le malamute était capable de sentir ses angoisses. On racontait que les animaux avaient un sixième sens pour cela. Elle lui jeta un regard attendri sous ses sourcils bruns, un peu trop fournis.

— Tu les vois, hein ? Mes démons.

Malaga jappa de plaisir, elle aimait la voix rugueuse et cassée de sa maîtresse. Il était plus que l'heure de lui ouvrir la porte.

Le café était en train de couler dans son dos, au rythme des battements de l'horloge à pied et des grésillements du réfrigérateur. *L'horloge marchait encore ?* Un froid mordant lécha ses jambes nues et elle resserra le peignoir autour de ses bras.

Ce n'était que le froid, et rien d'autre que le froid.

Il n'y avait pas d'ombre, pas de bras immenses l'entourant comme une cage, la pièce n'était pas gelée.

Ce n'était que le froid.

Son corps se couvrit de chair de poule et machinalement, ses doigts crispés cherchèrent le paquet de Peter Stuyvesant au fond de sa poche.

Tout allait recommencer.

La flamme grignota le papier de la cigarette dans un crépitement doux et Hortense aspira la fumée jusqu'à en faire rougir le bout incandescent.

Dix-sept ans qu'Hélène avait disparu, dix-sept longues et intolérables années. Comment passait-on des premiers instants d'un drame, où l'on se répétait que rien n'était réel, que tout finirait par redevenir *comme avant*, à ceux écornés, défraîchis, où l'on peinait *presque* à se souvenir tant l'eau et les larmes avaient coulé jusqu'à épuisement ?

Ce soir-là, ce soir du 22 décembre 1975, après que son père l'eut déposée, Hortense avait passé le début de la soirée à chercher Hélène qui était arrivée tard, pâle et absente. En réalité, Hortense se souvenait très bien.

Elle se rappelait précisément la grande salle au lustre dans lequel se reflétaient les lumières colorées des projecteurs, ainsi que celles du stroboscope bon marché installé pour l'occasion. Des tables aux nappes blanches encadraient la piste de danse au carrelage marbré, des paniers de fruits étaient disposées çà et là, des sodas, des jus, des saladiers de bonbons et des assiettes, des sandwichs. Elle se rappelait jusqu'aux aigres effluves de thon qui émanaient du pain brioché. Comme toujours,

les invités n'avaient pas été très nombreux. Cela renforçait l'ambiance pesante du bal, une impression de monde étriqué, trop petit pour ignorer les secrets de chacun.

Il n'y avait que six classes, chacune comptant une dizaine d'élèves. Leurs professeurs étaient tous présents, comme d'habitude. M. Mertens, le directeur de l'établissement – et leur maître attitré – était toujours vêtu du même costume qu'il devait posséder en plusieurs exemplaires, un tweed ocre rayé de vert, avec des pellicules sèches sur les épaules si l'on prêtait attention. Petit de taille, mais corpulent, il arborait sa moustache grise parfaitement entretenue, vestige de sa pilosité qui avait depuis longtemps abandonné son crâne luisant. Ce soir-là, il avait salué Hortense derrière sa flasque, avec ce double menton écrasé d'un sourire. Il lui avait demandé si Hélène était déjà arrivée.

Hortense revint dans le présent, un frisson descendit le long de sa colonne. Jetant un coup d'œil à l'horloge, elle se rendit compte qu'elle devait se dépêcher. Il fallait encore récupérer le gâteau et passer un appel au traiteur. Elle attrapa une tasse en porcelaine tachée et y versa son café noir. La porte resta entrouverte pour que Malaga puisse rentrer après s'être défoulée dans la rosée.

Sans la présence de sa chienne, la maison lui faisait toujours le même effet. Suspendue dans le temps, épais et imbattable. Hortense passa sa main sur la rampe de l'escalier. Il fallait qu'elle trouve une tenue correcte pour la journée, pour lui permettre de finir l'installation de la salle de réception et faire ses quelques emplettes confortablement.

Elle soupira devant l'armoire. Sa garde-robe ne changerait pas la face du monde, elle le savait, mais le regard des autres avait toujours été pour elle d'une insupportable importance, afin de ne pas être laissée de côté, pour se fondre dans la masse, être invisible. Tout le contraire d'Hélène.

Elle choisit un pantalon en tissu clair et un haut imprimé qu'elle cacherait sous l'un de ses pulls en laine. Elle enfilerait ses bottines en cuir, son imperméable beige et s'emballerait dans son écharpe verte, celle que sa mère avait tricotée pour son père et qu'Hortense avait subtilisée il y a longtemps. Avant de refermer la porte vitrée, son regard se posa à côté de la pile de sous-vêtements en dentelle, sur une boîte rectangulaire en velours rose, petite, mais haute. Hortense hésita quelques instants.

Emporter cette boîte ne changera rien.

Elle referma finalement l'armoire et partit ouvrir l'eau dans la baignoire. Cela faisait des années qu'elle s'était dit qu'il fallait changer le carrelage de la salle de bains, le bleu glacé des carreaux la rendait lugubre.

Après avoir allumé le chauffage d'appoint, elle déposa ses vêtements sur la cuvette des toilettes et son reflet capta son attention.

Tout allait-il vraiment recommencer ce soir ?

Elle n'était plus la même, ses pommettes autrefois rondes n'étaient plus que des lignes saillantes.

Hortense avait toujours été grande pour son âge, et avec le temps elle avait simplement continué à s'étirer davantage, son poids ne rattrapant jamais sa courbe de taille – maigrichonne, en d'autres termes. Ses lèvres toujours craquelées, son menton trop en pointe, ses sourcils trop épais, ses oreilles

trop décollées... Elle entendait la voix de sa mère se plaindre, comme à chaque fois qu'elle essayait de l'habiller convenablement pour aller à l'église ou à un dîner avec des collègues du bureau.

Heureusement, tu as les mêmes yeux que moi. Ils sont verts comme des émeraudes, Hortense, ce sont des pierres précieuses. Les hommes se charment avec les yeux, Hortense. Va te laver, Hortense !

Du plat de la main, Hortense dégagea son image de la buée qui se formait sur le miroir ovale au-dessus du lavabo.

L'eau brûlante la revigora un peu. Elle n'aimait pas être nue, pas même lorsqu'elle était seule sous la douche, dans sa propre maison. Si elle l'avait pu, Hortense se serait fait greffer des vêtements à même la peau, pour être constamment protégée. Se savonner, passer ses grandes paumes sur son corps la rebutait, elle se sentait honteuse de parcourir ces zones interdites, souillées. Alors, elle n'insistait pas trop. Elle n'y pensait pas trop. Un adulte n'avait pas ce genre de problèmes.

Ses doigts abîmés la tiraillaient sous l'eau chaude. Sentant que sa tête commençait à tourner, elle rouvrit les yeux pour trouver un point de repère au milieu de la vapeur. Sa respiration se creusa, amenant une grande quantité d'air vicié dans ses poumons. Pourquoi diable avait-elle cette sensation de présence dans la pièce ?

*« — 22 décembre 1975 —
Disparition d'Hélène Claes,
la police toujours sans indice »*

Elle osa tirer le rideau, d'un coup sec.

Légèrement étourdie, l'eau continua de couler sur son dos savonneux.

Que disait sa psy, déjà ?

Il fallait se concentrer sur des tâches bien précises de la journée à venir, un petit pas après l'autre.

Vivre dans le présent.

C'était bien pour racheter ce présent inaccessible qu'Hortense faisait tout cela, non ?

Il y avait quantité de livres dans la bibliothèque du salon, *Comment vivre le deuil pas à pas*, *Les Adieux sans corps*, *Portés disparus*. Des livres qu'elle avait lus et relus, jusqu'à ce que la tranche soit jaunie de nicotine et les pages cornées de ses insomnies. Mais les livres n'avaient jamais apporté aucune réponse.

Et puis demeurait le problème des bouquets de marguerites, ceux qu'on laissait sur son peron depuis quelques mois. Sans un mot, sans une explication. Sa voisine n'avait jamais vu personne les déposer. Malaga non plus n'aboyait pas, pourtant elle entendait jusqu'aux chats qui venaient gratter le terreau des bacs de fleurs pour y faire leurs besoins. De petits bouquets, avec seulement quelques fleurs, nouées entre elles d'un ruban blanc.

Des bouquets identiques en tout point à ceux que faisait Hélène.

Comment penser qu'il s'agissait d'une mauvaise blague, personne ne savait, et quand bien même, qui aurait eu la cruauté d'un tel geste ?

C'est pour cette raison que plusieurs mois plus tôt, lorsque Barbara avait appelé pour l'inviter, une énième fois, à l'anniversaire de leur ancien professeur, Hortense avait accepté. Elle avait même

proposé à Barbara de l'aider dans les préparatifs, ce qui avait beaucoup surpris sa camarade.

Hortense Delvaux, de retour parmi ses semblables.

L'auteur des marguerites était forcément dans les rangs de sa classe, caché entre deux secrets qui ne demandaient qu'à sortir. Depuis quelque temps, la vieille peur de ses douze ans s'était frayé un chemin dans son cœur, une goutte de poison qui l'empêchait de refermer et assainir la plaie béante de cet hiver.

Après avoir coupé l'eau, s'être séchée avec sa serviette rugueuse et avoir enfilé ses vêtements informes, Hortense se rendit à nouveau dans sa chambre, faisant face à la petite boîte. Elle la glissa dans son sac de voyage en toile, décidant de l'emporter.

Chapitre 3

Hortense – 22 décembre 1975

*You are the dancing queen,
young and sweet...*

Dancing Queen, ABBA, 1976

Assise à l'arrière, sur la banquette usée sentant le tabac, je regarde les arbres défiler sur le bas-côté, éclairé seulement par les phares jaunes de la voiture, une Simca 1100 break. La version *GLS*, ça veut dire « grand luxe sport », dit mon père, beige et dorée, intérieur plastique. L'arrière de mes genoux transpire dans mes collants opaques. Je porte la jupe noire que ma mère a choisie pour moi. Je suis déguisée en institutrice pour le bal costumé de l'école. J'aurais préféré être une fée. Mais c'est comme ça.

Je continue à regarder le ciel d'encre derrière les fausses lunettes sans verre, elles sont trop grandes pour mon visage. J'avais déjà mal à la tête à cause de mes tresses trop serrées, mais la conduite agressive de mon père me donne encore plus mal au cœur. Il râle à chaque fois qu'on croise une autre voiture.

Je m'appelle Hortense Delvaux, j'ai douze ans et j'ai envie de vomir.

La musique m'aide un peu, ça me fait oublier que j'ai les yeux qui piquent et du mal à respirer à cause de la grosse cigarette que mon père fume. On garde les fenêtres fermées parce qu'il fait nuit, et froid, c'est toujours comme ça. Je ne dis rien. Je sais qu'il n'a pas envie d'être là, à me conduire à la fête déguisée de l'hiver. C'est ma mère qui l'a obligé à le faire, je les ai entendus se disputer pendant que je me brossais les cheveux à l'étage.

Je glisse mes jambes l'une contre l'autre pour remettre le papier en place. Le petit mot que m'a donné Hélène. Depuis que M. Mertens nous a surpris en train de nous les échanger, on fait plus attention.

J'ai caché le papier dans ma culotte.

Je sais que là, personne ne pourra le trouver, pas même ma mère. Le problème, c'est qu'il bouge quand je m'assois, il faut que je fasse attention lorsque je vais aux toilettes. Ce n'est pas très confortable, mais la dernière fois j'ai vraiment eu peur, tout le monde a failli savoir. On était cachées derrière le préau, rien que nous deux, Hélène et moi, mais M. Mertens devait nous surveiller, c'est interdit de faire passer des mots, je ne sais pas bien pourquoi. Lorsqu'il l'a vu, il a tordu mon poignet pour prendre le papier d'Hélène. C'était comme si tout à coup, je m'étais retrouvée au milieu de la cour de récréation et qu'il s'était raclé la gorge pour faire la lecture à voix haute devant tout le monde. Je ne sais pas ce qu'avait écrit Hélène.

Heureusement, M. Mertens ne l'a pas lu, et Hélène m'a dit qu'elle ne s'en souvenait plus. Ça ne devait pas être important.

Mais celui que j'ai caché ce soir est important.

J'aurais très bien pu m'en débarrasser après l'avoir lu, mais j'avais peur que ma mère le trouve dans la poubelle. Souvent, quand ils ne sont pas importants, je les brûle sur le perron avec des allumettes, quand personne n'est à la maison. Mais c'était samedi et ni mon père ni ma mère ne travaillait, alors après qu'Hélène fut passée apporter des gâteaux en me glissant le mot dans la main, je n'avais pas eu le courage de le brûler.

Il y a deux mots importants, que j'ai gardés. Je les ai rangés dans la boîte de ma montre, cachée dans le renfoncement de l'armoire. Personne ne doit les trouver, sinon tout le monde saura.

J'entends les graviers frotter sous les pneus, on arrive dans l'allée du château de M. Van de Velde, juste avant le pont et la petite cour à la fontaine. Mon père doit manœuvrer entre les autres voitures pour avancer.

— Bordel, c'est toujours le même merdier ici ! Ça fout de la poussière sur la caisse en plus !

Il pile pour éviter Mme Wouters, qui a entamé une marche arrière après avoir déposé Zoé. La boîte de pilules de mon père glisse du tableau de bord et vient rouler sous ses pieds. Ce sont des médicaments pour le cœur, je crois, parce qu'il est stressé. Heureusement, il ne les a pas vus tomber. *Heureusement.*

— Putain de bonne femme au volant ! vocifère-t-il en mordant sur sa cigarette qu'il a fumée jusqu'au filtre.

J'agrippe la portière.

— Je peux descendre là si tu veux, Papa.

Je ne me détache pas encore, j'attends toujours qu'il m'en donne d'abord l'autorisation.

Il se retourne en s'accoudant au fauteuil passager et la cendre tombe sur son pantalon de costume pendant qu'il esquisse un sourire.

— T'as raison ma souris, descends là, ça m'évitera de devoir rayer la caisse au milieu de ces trous d'cul.

Probablement trop heureux de se débarrasser de moi, il m'ébouriffe les cheveux de sa main calleuse et je saute en bas de la voiture, que je vois déjà s'éloigner dans un nuage dense opacifié par les phares des arrivants.

Je pense que mon père m'aime. Comme il aime ma mère. Il a juste une drôle de façon de le faire.

Je me retrouve donc seule sur le chemin, au milieu du ronronnement des moteurs. Je cherche Hélène des yeux même si je suis certaine qu'elle n'est pas encore arrivée.

Hélène arrive toujours la dernière, quand elle peut être admirée de tous. C'est l'une des choses qui rend Hélène spéciale, en plus de sa beauté. Elle ne fait jamais rien de banal, il n'y a jamais d'attendu, elle surprend toujours, dans des détails comme dans de grandes démonstrations. C'est pour ça que tout le monde l'aime.

Je n'ose pas porter de jolies robes, au grand dam de ma mère. Je me sens toujours bête dedans, j'ai peur que les garçons me regardent, se moquent de moi, soulèvent ma jupe. Ces comportements font rire Hélène, ils l'amuse. Je crois même qu'elle aime bien quand les garçons l'embêtent. Lorsqu'on va acheter des bonbons chez Mme Wittebole, avec

Barbara ou Caroline, il y a toujours Claude et Jean pour nous attendre à la sortie et nous rudoyer.

À ce souvenir, j'attrape le coin de la jupe entre mes doigts. Je ne sais pas où se trouve Claude en ce moment, mais s'il me voit habillée comme ça, ce qui finira par arriver tôt ou tard, il va me tomber dessus. Je sais que j'ai une tête de bêcheuse ce soir, encore plus que d'habitude et ça va le mettre en colère. Il n'aime pas les premières de la classe. Il n'aime pas non plus les gens qui lui disent non. Et moi, je suis un peu les deux.

Il faut que je trouve Barbara, ou au moins Caroline, la cousine d'Hélène.

Je monte les marches du perron en faisant attention de ne pas glisser, traverse le hall d'entrée et son lustre et m'avance dans la grande salle de bal, vers le buffet sur la gauche, en rasant le mur.

La musique est forte, les élèves, ceux des autres classes, sont déjà en train de rire en se courant après dans la salle, comme des ombres dont je ne distingue pas bien les visages à cause des lumières de toutes les couleurs. Je n'ai jamais aimé les boums, qu'ils font passer pour de belles soirées. Moi, je rêve de bals, avec de la musique classique et douce, comme dans les films de princesse. Les garçons ont de beaux costumes, les filles de belles robes, il y a un orchestre et chacun peut faire son entrée dans un grand escalier, sous le regard admiratif des invités. Je pourrais être en haut des marches, avec un loup sur le visage et de belles grandes boucles dans mes cheveux bruns. Tout le monde se tournerait vers moi en se demandant qui est cette inconnue masquée. Hélène serait là bien sûr, dans le hall, et elle me trouverait

jolie. Et Claude pourrait juste se taire, parce qu'il serait impressionné.

Au moment où j'arrive à la table, près des sandwiches qui sentent fort le thon et la mayonnaise, je trébuche sur quelque chose et je dois me rattraper à la nappe. Je sens un liquide froid couler dans mon dos et se coller à mes vêtements. Je n'ai pas besoin de me retourner. Je sais déjà ce qu'il se passe. On est en train de me verser de l'eau dans le cou.

— T'as volé les vêtements de ta grand-mère ?

Claude Lefebvre. Je me relève avec le peu de dignité que j'arrive à rassembler. Jean est avec lui, il a une postiche noire assortie à ses cheveux, collée sous son nez effronté en guise de moustache, et une salopette trop grande pour lui. Il a dû piquer ça à son père. La famille Marchal n'est pas très riche, ils ne peuvent pas se permettre de renouveler la garde-robe de leurs cinq garçons à chaque bal costumé. Jean n'est pas méchant, il est juste bête. Et impressionné par Claude. Mais il ne m'aide pas à me relever pour autant, il se contente de ricaner sans y mettre trop de conviction.

— Tu réponds pas, t'as perdu ta langue, Ortie ?

Ortie, c'est le surnom que m'a donné Claude lors de nos premiers jours de classe. Parce que je suis comme les orties, je suis une mauvaise herbe, et me regarder pique les yeux tellement je suis moche. C'est ce qu'il dit.

Je dois remonter mes collants qui sont descendus dans la chute, mais je n'ose pas trop bouger, surtout pour faire ça. Claude est maquillé comme un diable, avec des traits rouge vif qui lui balayent le visage, ses cheveux roux sont gominés en arrière,

À propos de l'autrice

J'ai toujours aimé écrire. Heureusement, grâce aux conseils avisés de mes parents, j'ai tout de même obtenu un baccalauréat scientifique et poussé mes études jusqu'à devenir médecin. Je dis heureusement, car la rémunération des artistes-auteurs oscille entre le néant et la misère. Je suis donc médecin, et ce, malgré mon incapacité totale à calculer les forces de Newton sur ce fichu skieur et sa perche. Tout ça pour vous dire que rien n'est jamais perdu d'avance.

J'aime mon métier, il m'inspire, les gens m'inspirent.

J'aime aussi voyager. J'ai passé quelques années de mon enfance en Guadeloupe à manger des sorbets-melon. À dix-huit ans, je suis partie travailler dans un élevage de chèvres en Floride. J'ai survécu à une tourista mexicaine, avec un delirium et sans eau. Je me suis aussi retourné le genou, à cheval, au beau milieu de la Mongolie, et il a fallu me porter dans une rivière d'eau glacée pour le faire dégonfler. Je suis restée coincée cinq heures dans un ascenseur au Vietnam. Je crois donc pouvoir dire que j'aime l'aventure.

J'aime enfin, et par-dessus tout, les livres et le pouvoir qu'ils ont, celui de nouveaux mondes, et leur incontestable

force : celle de ne jamais se sentir tout à fait seul. Il est des livres qui m'ont donné de l'espoir quand je n'en avais plus, de la lumière quand je me trouvais engloutie.

Agatha Christie a écrit « j'aime profondément la vie ». Moi aussi.